

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.

Historisk-filologiske Meddelelser. **III**, 1.

ÉTUDES
DE GRAMMAIRE FRANÇAISE

(6. ANALOGIES SYNTAXIQUES. 7. CONTAMINATIONS
SYNTAXIQUES. 8. NÉOLOGISMES. 9. MONTER LE COUP.
10. UNE QUESTION D'ACCORD).

PAR

KR. NYROP



KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL

BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1920

Pris: Kr. 1.00.

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskabs videnskabelige Meddelelser udkommer fra 1917 indtil videre i følgende Rækker:

Historisk-filologiske Meddelelser,
Filosofiske Meddelelser,
Mathematisk-fysiske Meddelelser,
Biologiske Meddelelser.

Prisen for de enkelte Hefter er 50 Øre pr. Ark med et Tillæg af 50 Øre for hver Tavle eller 75 Øre for hver Dobbelttavle.

Hele Bind sælges dog 25 % billigere.

Selskabets Hovedkommissionær er *Andr. Fred. Høst & Søn*,
Kgl. Hof-Boghandel, København.

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.
Historisk-filologiske Meddelelser. **III**, 1.

ÉTUDES DE GRAMMAIRE FRANÇAISE

(6. ANALOGIES SYNTAXIQUES. 7. CONTAMINATIONS
SYNTAXIQUES. 8. NÉOLOGISMES. 9. MONTER LE COUP.
10. UNE QUESTION D'ACCORD).

PAR

KR. NYROP



KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL
BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1920

6. Analogies syntaxiques.

LA grande importance de l'analogie dans l'évolution linguistique est généralement reconnue. Nous avons examiné ailleurs le rôle qu'elle joue dans la phonétique, dans la morphologie, dans la formation des mots et dans la sémantique. Elle exerce aussi son influence dans le domaine de la syntaxe, comme le montreront clairement les phénomènes que nous allons étudier. Voici d'abord, par ordre alphabétique, une série de mots dont la construction a subi l'influence de mots qui offrent le même sens ou le sens opposé; on verra aussi que les mots dérivés subissent l'influence des mots simples.

1°. Quelques verbes changent de construction sous l'influence de leur synonyme:

Causer a subi l'influence de *parler*. La phrase *Je lui parle* a amené *Je lui cause* au lieu de *Je cause avec lui*. On a souvent protesté contre cette construction. Elle est pourtant très répandue dans la langue parlée; ainsi la demoiselle du téléphone vous envoie par le fil cette phrase: *On va vous causer*. Elle apparaît aussi dans la langue littéraire malgré les protestations des critiques. Ex.: Le monsieur veut te demander un renseignement, cause-lui (H. BATAILLE, *Le masque*, I, sc. 4). Cher père, je ne lui en causerai plus. (P. BOURGET, *Lazarine*, p. 298). Quelques exemples isolés de ce solécisme se trouvent avant le XIX^e

siècle: Lysis m'aborde et tu me veux causer (P. CORNEILLE, *La place royale*, v. 496). Elle me causa longtemps (J.-J. ROUSSEAU, *Confessions*, livre VII).

La construction *causer à* est endémique en Suisse et figure sur les tables de proscription des professeurs de français. Il en est de même en Belgique¹. Littré admet à contre-cœur *Je lui ai causé* mais il proteste énergiquement contre *J'ai causé à mon avocat*. Dans un feuilleton du »Temps« (11 octobre 1896), Francisque Sarcey, qui était très puriste, s'est occupé de la construction *causer à*, contre laquelle il proteste. Il ajoute pourtant: »Après tout, elle n'est en contradiction ni avec le bon sens ni avec les traditions de notre langue. *Je lui ai causé de* n'est rien autre chose qu'une de ces contractions si familières au français: *Je lui ai parlé, en causant avec lui, de ...*«. Il est superflu de réfuter l'explication de F. Sarcey; mais il est bon de relever sa tolérance. Tout récemment il a trouvé des successeurs moins complaisants et moins larges d'esprit qui traitent de barbares ceux qui disent *Je lui ai causé*².

Désapprendre. Ce verbe qui régulièrement demande à devant l'infinitif (comme le simple *apprendre*) est parfois suivi de *de*, probablement sous l'influence d'*oublier*. Ex.: Un oiseau qui avait désappris de chanter (C. Mendès).

Partir. Dans la langue parlée actuelle on entend dire *partir en Italie*, au lieu de *partir pour l'Italie*. Le changement est dû à l'influence de la tournure synonyme *aller en Italie*.

Préférer se construit parfois d'une manière qui montre l'influence de la tournure synonyme *aimer mieux*. On dit

¹ G.-O. d'HARVÉ, *Parlons bien*. Bruxelles, 1913. P. 17, 67.

² Voir les remarques de Grammaticus dans *L'école et la vie*, 1919, 17 sept., et une chronique dans *Le Temps* d'Abel Hermant.

régulièrement: *Je préfère la mort à la honte* et *Je préfère marcher à remonter dans la voiture. Je préfère sortir à rester à la maison.* Littré remarque qu'il y en a qui disent *Je préfère sortir que rester à la maison.* Cet usage, que condamnent les grammairiens, a été modelé sur *J'aime mieux sortir que (de) rester à la maison.* Voici quelques exemples littéraires de la construction analogique: Il n'a pas eu le courage de s'embarquer, préférant mourir que survivre à cette joie sans lendemain (A. DAUDET, *Rose et Ninette*). Il préférerait encore balayer que d'apprendre à lire (*id.*, *Jack*, I, p. 81). Vous l'aimez donc bien, ce Fromont, que vous préférerez mourir que de renoncer à lui (*id.*, *Fromont jeune et Risler aîné*, p. 201)¹.

Quitter se modèle parfois dans la langue vulgaire actuelle sur *partir*; c'est ainsi qu'on en est arrivé à dire *quitter d'un lieu pour quitter un lieu.* Dans une pièce récente une cuisinière dit: Il est venu dans la maison ici en quittant de chez un vieux maître (TRISTAN BERNARD et J. SCHLUMBERGER, *On naît esclave*, I, sc. 2). Voici un autre exemple qui représente également le parler vulgaire: Claude m'a chambrée; je ne quitte pas d'ici! (R. BOYLESVE, *Le meilleur ami*, p. 199). Ce dernier exemple paraît modelé sur: *Je ne bouge pas d'ici.* De même: Chez nous le monde ne quitte pas du pays, comme les bêtes qui vivent sur les lys (PAUL CLAUDEL, *Théâtre*. 1^{ère} série III, p. 175).

Rappeler (se) a subi l'influence de *se souvenir*. On dit régulièrement *se rappeler une chose* et *Je me le rappelle*; sur le modèle de *se souvenir d'une chose* et *Je m'en souviens*, on dit dans le langage négligé et familier *se rappeler d'une*

¹ Pour plus de détails, voir A. RISOP, *Miszellen zur neufranzösischen Syntax* (*Festschrift Adolf Tobler* dargebracht. Braunschweig, 1915. P. 303).

chose et *Je m'en rappelle*. Cette construction analogique paraît très répandue, elle commence aussi à se montrer dans la littérature. Ex.: Je ne me rappelle pas d'elle (A. SALMON, *Monstres choisis*, p. 37).

Il faut du reste remarquer qu'elle se trouve dans Chateaubriand, dont le langage n'était pas toujours impeccable au point de vue grammatical: Il ne se rappelait ni de m'avoir vu à la cour de Louis XVI, ni au camp de Thionville (*Mémoires d'outre-tombe*, III, 419). Dans une lettre à sa petite nièce Caroline, G. Flaubert écrit: Remercie de ma part madame Robert [une poupée], qui a bien voulu se rappeler de moi.

Le grand prosateur, dont on admire à juste titre le style net, précis et correct, oublie dans sa correspondance enfantine qu'il est l'auteur de »Salammbô«; comme l'a si bien dit PAUL STAPFER, elle nous montre l'homme dans tout le laisser-aller de sa riche nature¹.

Regretter. Ce verbe a en Belgique subi l'influence de *se repentir*. Ex.: Vous ne vous en regretterez pas (FONSON et WICHELER, *Mariage de M^{lle} Beulemans*, III, sc. 18).

Souvenir (se). Nous venons de voir que ce verbe a fortement influencé *se rappeler*; ajoutons ici que l'influence a été réciproque, et que parfois la construction de *se souvenir* a été transformée sur le modèle de *se rappeler*. Ex.: Je me souviens bien avoir perçu une voix (A. SALMON, *Monstres choisis*, p. 16).

2°. Quelques verbes changent de construction sous l'influence de leur antonyme:

Haïr. On dit ordinairement *haïr faire quelque chose*. Sporadiquement on trouve des traces d'une influence de l'antonyme »aimer à faire quelque chose«. Boileau écrit

¹ *Récréations grammaticales et littéraires*. Paris 1909. P. 141.

ainsi: Tel qui hait à se voir peint en de faux portraits (*Épîtres*, IX, v. 161).

3°. Au groupe des antonymes il faut ajouter les mots suivants qui montrent l'influence exercée par les mots simples sur les mots composés et dérivés:

Méfier (se). La langue littéraire demande *se méfier de quelqu'un*. La langue vulgaire admet *se méfier à quelqu'un*, construction due à l'influence du simple *se fier*. Ex.: Je ne veux pas dire, Edmond, que je me méfie à toi, mais je ne me fie à personne (TRISTAN BERNARD, *Amants et voleurs*, p. 40).

Inconnu se construit régulièrement avec à: *Il était inconnu à ma famille*. Cependant sous l'influence de *connu* on dit aussi quelquefois *inconnu de*. Ex.: Un bien-être inconnu d'elle (BOYLESVE, *Le meilleur ami*, p. 242).

4°. Après avoir montré comment la construction d'un mot peut être modifiée par voie d'analogie, nous allons citer quelques autres exemples de l'effet de l'analogie choisis dans d'autres domaines de la syntaxe.

L'envie lui prit. Cette construction du verbe *prendre* était générale déjà au moyen âge. Ex.: Tel ire e teus deus lor en prend (*Roman de Troie*, v. 21459). Uns maus li prist (*Moniage Guillaume*, I, 20). Talanz li prant que veoir aille Se ce est veritez ou faille (*Erec*, v. 3249). Puis apriès chou, prist talens au roi de tenir une grant court à une Pentecouste en sa nouvele sale (*Histoire de Normandie*, 65).

Comment expliquer l'emploi du datif, dans ces exemples? Il est évident qu'il serait plus conforme aux règles générales de la grammaire française de dire *l'envie le prend* au lieu de *l'envie lui prend* et on est d'avance disposé à y voir l'influence probable de quelque analogie. C'est à M. HIL-

DING KJELLMAN¹ que revient l'honneur d'avoir indiqué le premier cette analogie.

Il faut remarquer que le sujet du verbe *prendre* construit avec un datif est ordinairement un mot qui indique un état d'âme comme *pitié, ire, deuil, envie, corage, talent, voloir*. Il faut encore remarquer que la construction est souvent impersonnelle; à côté de *l'envie lui prit*, on trouve aussi *il lui prit envie*.

Ex.: Et quant il lor reprunt corage D'aler loing en pèlerinage, Si font ateler lor chevaus (*Roman de la Rose*, v. 18936). Il print grand devotion à ceste dame et à sa fille d'aller oyr la messe (*Heptaméron*, II, 135).

Le datif de ces derniers exemples reflète selon toute probabilité l'influence des nombreux verbes impersonnels qui se construisent ou se construisaient avec un datif. Nous citons: *il plaist, desplaist, delite, griève, enuie, pèse, deult, tarde, abelit, embelit*, et les tournures composées: *il est tart, est bel, est bon, est grief, est pesant*.

Toutes ces expressions impersonnelles demandent le datif comme en latin: *placet, displicet, libet, juvat, delectat, videtur*. La tournure *il plaist au roi* a dû amener *il prend envie au roi* et *l'envie prend au roi, l'envie lui prend*.

La nouvelle construction analogique, d'abord réservée comme nous l'avons dit plus haut aux mots désignant un état d'âme, a peu à peu élargi son domaine: sur le modèle de *l'envie lui prend* on crée *le sommeil lui prend* et on opère de même avec des mots tels que *mal, maladie, fièvre, peur, faim*.

Parfois il n'y a même pas de substantif, et le verbe *prendre*, employé impersonnellement, reçoit le sens de »arri-

¹ *Uttryck av Typen, La fièvre lui a pris, Studie i fransk historisk Syntax* (Studier i modern Språkvetenskap VI, 10). Uppsala 1917.

ver«. Ex.: Ce que voyans ses capitaines . . . gousterent des dictes drogues pour esprouver si elles estoient tant alteratives: mais il leur en print comme à leur roy (RABELAIS, *Pantagruel*, I, 353).

L'emploi du verbe *prendre* avec un régime indirect n'est plus aussi répandu qu'autrefois. La langue moderne garde les restes suivans de la vieille construction: *L'envie lui prit. Il lui prit envie. Il lui prit une fantaisie, un dégoût.* Ajoutons des tournures telles que: *Bien lui en a pris d'avoir étudié ces langues. Après ce qu'il avait fait, bien lui en prit d'avoir des protecteurs.*

Beaucoup de dictionnaires et de grammaires donnent encore: *La fièvre (la goutte) lui a pris. Il lui prit une colique;* pourtant ces tournures ont maintenant vieilli.

De quoi. Cette combinaison s'emploie d'une manière tout à fait régulière dans des phrases telles que: *Il a de quoi vivre. Nous avons de quoi nous chauffer. Vous avez de quoi vous défendre. Il n'y a pas de quoi remercier. Je n'ai pas de quoi écrire.* Pour d'autres exemples, voir Littré sous *quoi* (n° 5—n° 7). Par une extension curieuse *de quoi* s'emploie de nos jours aussi devant d'autres infinitifs qui régulièrement demanderaient une construction différente.

Un ami français très cultivé écrivait dans une lettre: En quittant Paris je n'ai pas emporté de quoi lire en vacances. J'appelai son attention sur la tournure extraordinaire; mais il n'y trouva rien à corriger. Ainsi *avoir de quoi vivre, avoir de quoi écrire*, etc. amènent *avoir de quoi lire* (comp. esp. *tengo que leer*). J'ai entendu récemment dans une conférence faite par un officier français la phrase: *Il y avait là de quoi faire* (= *il y avait là beaucoup à faire*).

Cette particularité n'est pas propre au langage familier;

elle commence aussi à pénétrer dans la langue littéraire, comme le montrent les passages suivants:

Une pie-grièche ... est entrée en sautillant, montant sur la table et cherchant partout de quoi picorer (F. DE MIOMANDRE, *La cabane d'Amour*. Paris 1919. P. 285).

Elle avait maintenant de quoi penser¹ (Catulle Mendès).

Cent hommes de tués². La préposition *de* s'emploie parfois devant un substantif complémentaire pour indiquer le caractère: *Un franc de profit. Un sou de perte. Un million de francs de rente. Vingt kilos d'excédent.*

Ce *de* s'est aussi introduit par analogie devant un participe passé ou un adjectif: *un franc de profit* amène *un franc de perdu* pour *un franc perdu*. Dans le dernier exemple *perdu* est un pur attribut; l'addition de la préposition lui donne le caractère d'un prédicat. L'emploi du *de* explétif fut discuté par les grammairiens du XVII^e siècle (voir VAUGELAS, *Remarques*, I, 286). Thomas Corneille admettait *il y avait trente vaisseaux achevés, il y avait trente vaisseaux d'achevés, il y en avait trente d'achevés*. Fénelon a écrit: Il n'a eu dans toute sa vie aucun moment d'assuré. Littré, en commentant cette phrase, dit que le *de* est un gallicisme. Il recommande de dire: *Il n'a aucun livre relié, aucun tableau encadré*. Mais il admet: *Il n'y en a aucun de relié, il n'y en a aucun d'encadré* (*Dictionnaire*, s. v. *aucun*, Rem. 2).

7. Contaminations syntaxiques.

La contamination est un phénomène linguistique assez général. Elle a sa source naturelle dans une tendance de

¹ Pour bien saisir l'étrangeté de cette construction on n'a qu'à la comparer à la construction espagnole dans une phrase telle que: *Esto le daba mucho que pensar*.

² A. TOBLER a étudié ce phénomène dans un article spécial: *Pas une goutte de répandue* (*Vermischte Beiträge*, III, 25—31).

l'esprit à donner simultanément accès à des idées analogues ou à des formes de pensée identiques. Il arrive assez souvent que deux mots à peu près synonymes se présentent à l'esprit en même temps; le résultat de cette simultanéité est la création d'un nouveau mot, formé à l'aide des deux autres qui se sont confondus¹. On trouve ainsi dans le langage médiéval *oreste* qui est un mélange de *orage* et *tempeste*. Il en est des phrases comme des mots isolés: les phrases synonymes et de construction différente se confondent et donnent naissance à une nouvelle phrase de construction contaminée. Nous commencerons par citer une série d'exemples de phrases dont la construction syntaxique offre des particularités qui ne s'expliquent que comme le résultat d'un croisement:

Je veux que la valeur de ses aïeux antiques Ait fourni de matière aux plus vieilles chroniques (BOILEAU, *Satire V*, v. 9—10). Boileau, ordinairement si sévère et si consciencieux, a dans le dernier vers contaminé *fournir de matière les chroniques* et *fournir de la matière aux chroniques*.

On combattit avec la fureur des lions, des tigres et des serpens de la contrée, pour savoir à qui nous aurait

¹ Voir *Grammaire historique*, I, § 524—27. M. MARCEL COHEN qualifie *contamination* de mot lourd et lui préfère *croisement*, qui lui paraît plus léger. Les deux termes me paraissent également bons; si j'emploie de préférence *contamination*, c'est que ce mot a passé dans d'autres langues; il se comprend ainsi sans traduction et fait partie de la terminologie internationale. M. GASTON ESNAULT, l'auteur d'un excellent dictionnaire intitulé *Le poilu tel qu'il se parle* (Paris, 1919), a remplacé *contamination* par *chevauchement*. Il écrit par ex.: »*Mettre les colombins, s'enfuir par peur; chevauchement de mettre les cannes et avoir les colombins* (p. 170). M. COHEN dit que *chevauchement* est un mot à retenir, à moins qu'on n'adopte, ce qui serait encore mieux, le terme plus léger de *croisement* (*Bulletin de la société de linguistique XXI*, p. 265). Selon mon avis le terme nouveau de M. ESNAULT est peu heureux; il est en tout cas superflu à cause des deux termes existants qui sont des désignations si précises et si expressives.

(VOLTAIRE, *Candide*, chap. XI). Confusion entre *à qui nous appartiendrions* et *qui nous aurait*. Il faut ajouter que l'édition de Kehl donne *qui nous aurait*, mais les éditeurs postérieurs n'admettent pas cette lecture.

La mère François donnait à Hivert des explications à troubler un tout autre homme (FLAUBERT, *Madame Bovary*, p. 136). Il y a dans la fin de la phrase confusion entre *un autre homme* et *tout autre homme*. *Un tout autre homme*, comme porte le texte, signifie ordinairement un homme tout différent.

Vous conviendrez, n'est-ce-pas, qu'il y a plus longtemps que vous que je connais André (BRIEUX, *La couvée* II, sc. 10). On a ici confondu *il y a longtemps que je le connais* et *je l'ai connu plus longtemps que vous*.

Lantier n'est pas si gentil pour qu'on souhaite d'être sa femme (ZOLA, *L'assommoir*, p. 19)¹. On constate ici un mélange de: *assez gentil pour que ...* et *si gentil que ...*

Les phrases que nous venons d'étudier sont des phénomènes isolés; elles ne représentent pas l'usage général, elles sont le résultat d'une contamination fortuite, propre à l'auteur. Mais il est facile de montrer que les constructions contaminées peuvent devenir autre chose qu'une particularité individuelle; elles peuvent se généraliser, prendre pied dans la langue et constituer un nouvel usage. En voici quelques exemples:

1°. *C'est une de mes poésies qui a eu le plus de retentissement dans l'âme de mes lecteurs*. C'est ainsi que s'exprime A. de Lamartine dans le commentaire de la quatorzième méditation. Les critiques font observer que l'usage moderne

¹ Je dois cet exemple à KR. SANDFELD JENSEN, *Bisætninger i moderne Fransk*, § 164. Anm. 2.

demanderait *qui ont eu*. En effet l'emploi du singulier est dû à une contamination; il faudrait soit *C'est la poésie qui a eu le plus de retentissement*, soit *C'est une de mes poésies qui ont eu le plus de retentissement*, mais les deux expressions ont été confondues. Cette contamination se trouve déjà dans les plus vieux textes, et elle s'est employée jusque dans le XIX^e siècle. Ex.: A un des porz qui plus est pres de Rome (*Saint Alexis*, v. 196). Ce yert une des douloureuses journées qui onques fust (Joinville § 486). Pour ce que le passage est un des plus longs qui soit en France (*Heptaméron*, I, 299). M. de Soubise est un de ceux qui s'y est le plus signalé (BOILEAU, *Épître IV, Avertissement*). Une des femmes d'Angleterre qui a le plus d'esprit (VOLTAIRE, *Lettres philosophiques I*, 133).

L'usage était flottant encore dans la première moitié du siècle passé. L'Académie admettait: *L'astronomie est une des sciences qui fait (ou qui font) le plus d'honneur à l'esprit humain*. L'usage actuel demande le pluriel: *Pasteur est un des hommes qui ont le plus illustré la France*.

2°. *Nous nous promenons avec Louise*. Cette manière de dire, très répandue, est une confusion de *Nous nous promenons Louise et moi* et *Je me promène avec Louise*. Elle est propre surtout au langage familier de notre temps et elle commence à pénétrer dans la langue littéraire, comme le montrent les exemples suivants:

C'est ce que nous disons tous les jours avec M. Joly (H. MONNIER, *Scènes populaires*, I, 92). Vous nous quittez? — Oui, nous avons à sortir ce matin avec madame de Brienne (SCRIBE, *Mariage d'argent*, III, sc. 5). Un matin nous nous promenions dans le verger avec Mariette (A. DAUDET, *Les Amoureuses*). Nous remontions l'avenue des Champs-Élysées avec le docteur V... (*id.*, *Contes du lundi*,

p. 46). Nous avons toujours été ici avec défunt mon père, tous les deux tout seuls (DROZ, *Les Étangs*, p. 226). Avec la mère, nous nous creusions la tête pour savoir qui ça pouvait être (A. DAUDET, *Fromont jeune et Risler aîné*, p. 11). Nous avons souvent causé, avec Verlaine, de faire une révision des manuscrits que je possédais (LEPELLETIER, *Paul Verlaine*, p. 13).

Nous parlons si souvent de vous avec Jean (M. DONNAY et L. DESCAGES, *La Clairière*, I, sc. 3). Nous avons fait à Pâques avec ma femme un voyage en Italie (Lettre de Gaston Paris, du 25 mai 1902).

Un tel emploi de *nous* est très rare comme régime: Tu nous faisais bien rire avec ces demoiselles (LABICHE, *Théâtre*, IV, 94).

Notre construction se rencontre plus rarement avec la 2^e et la 3^e personne: Je parierais que vous avez projeté avec ton Boireau de dîner ensemble (H. MONNIER, *loc. cit.*, II, 175). Figurez vous, ma chère, qu'il n'en pouvait plus, le pauvre cher homme; depuis cinq heures qu'ils sont levés avec sa femme, il n'avait rien pris (H. MONNIER, *loc. cit.*, II, 125). Eh bien! ils sont tombés, avec M. Boireau, de son cabriolet (*ib.*, II, 210). Tout jeunes ils s'étaient aimés avec une jeune demoiselle (TÖPFFER, *Nouvelles genevoises. Elisa et Widmer*). Ce matin même je les ai trouvés qui se parlaient avec la fille d'Alarie (POUVILLON, *Césette*, p. 77). Il y a si longtemps qu'ils ne se voient plus avec l'aîné (A. DAUDET, *Soutien de famille*, p. 425)¹.

Comme nous l'avons dit, la littérature ne présente pas ces constructions avant le milieu du siècle passé. Rappe-

¹ J'emprunte plusieurs de ces exemples à un article d'ADOLF TOBLER: *Nous chantions avec lui* = *nous chantions moi et lui*. (Vermischte Beiträge III, 16—21).

lons pourtant pour le moyen âge la phrase suivante: Messires Gobers d'Apremont ses freres, en cui compaignie je Jehans sires de Joinville, passames la mer (Joinville, § 109).

Remarque. La contamination étudiée s'offre si naturellement qu'on ne peut pas s'étonner de la retrouver dans les langues les plus diverses; elle existe en italien, provençal, roumain, allemand, hollandais, russe, bulgare, albanais, néo-grec, etc. Le plus ancien exemple se trouve probablement dans l'Évangile selon Saint Marc¹.

3°. *Viens-nous-en*. On lit dans »Le pas d'armes du Roi Jean« de Victor Hugo:

Par saint Gille
Viens-nous-en
Mon agile
Alezan.

Le grand poète s'est servi de la même locution dans »Le Satyre«:

Ainsi les dieux riaient du pauvre paysan.
Et lui, disait tout bas à Vénus: »Viens-nous-en«.

On la trouve aussi chez les prosateurs modernes. En voici deux exemples que je cite d'après M. E. Walberg: Si tu m'en crois, nous irons à Robinson . . . viens-nous-en et gaudeamus igitur (E. M. de Vogüé dans Rev. d. deux mondes I. V. 1893, p. 218). Viens-nous-en mon vieux (Caillavet & de Flers, *Papa* I, sc. 5). L'explication de la phrase *viens-nous-en* qui ne s'emploie que quand il s'agit de deux, n'est pas douteuse: Elle est un croisement de *viens-l'en* et *allons-nous-en*. Le cavalier qui crie à son cheval *viens-nous-en*, pense d'abord au cheval seul qu'il exhorte; immédiatement

¹ KR. SANDFELD JENSEN, *Markus*, I, 29 (*Teologisk Tidsskrift* 3. Række II, 386—89; comp. *Dania* X, 47).

après, comme il est étroitement lié à son cheval, il pense aussi à soi-même, et il passe au pluriel. La combinaison *viens-nous-en*, si curieuse au premier abord offre ainsi une forte analogie avec une phrase telle que: *Nous avons fait un voyage avec ma femme* (voir ci-dessus, p. 13).

4°. *En dépit qu'il en ait*. Cette locution, dont les plus anciens exemples se trouvent dans Calvin et Amyot, fut adoptée et reconnue par les auteurs classiques qui en firent un large usage malgré sa forme incorrecte. Elle est due à une confusion de (*quelque*) *dépit qu'il en ait* et *en dépit de*.

5°. *Est-ce moi qui te mène, Angèle, ou si c'est toi?* (Pailleton, *Pendant le bal*). Cette phrase présente un mélange de deux constructions: on commence par une question directe et on continue par une phrase interrogative indirecte. Ce phénomène se rencontre dans des phrases alternatives d'interrogation dès le moyen âge. Ex.: *Les tu, va, crestiens de le malvaïse geste U se crois Mahomet, qui le siècle gouverne* (*Elie*, 385). *La songiés vous point nullement, Ou se vostre oeil la desiroit. Point veoir illec visiblement* (*Amant rendu cordelier*, v. 458—60). *En vaulx-je mieulx d'en avoir le goust ou si j'en vaulx moins* (MONTAIGNE, *Essais*, II, 8). *Mon cœur court-il au change, ou si vous l'y poussez* (MOLIÈRE, *Les femmes savantes* v. 1187). *Est-ce que vraiment on eût osé la séquestrer, ou s'il n'y avait là qu'une menace* (A. DAUDET, *L'évangéliste*, p. 338).

Quelques critiques ont blâmé cette construction, d'autres l'ont approuvée. A propos d'un vers de Corneille: *Tombé-je dans l'erreur ou si j'en vais sortir* (*Héraclius*, IV, sc. 4), Voltaire observe: »Il faut: *Ou bien vais-je en sortir?*« Littré au contraire proteste contre cette remarque: »Il est impossible, dit il, de donner son assentiment à la critique de Voltaire. La tournure qu'il blâme est bonne en soi, et

a pour elle les meilleurs auteurs« (*Dictionnaire*, s. v. *si*, no. 17)¹.

6°. *Irait-elle au pas, qu'elle le rattraperait* (A. DAUDET, *L'Immortel*, p. 330). Cette tournure moderne, qui se compose de deux phrases subordonnées, surprend au premier abord. Elle est le résultat d'un croisement de deux autres constructions: *Irait-elle au pas, elle le rattraperait* et *Elle irait au pas qu'elle le rattraperait*. M. KR. SANDFELD a soigneusement étudié la tournure indiquée, dont il cite un certain nombre d'exemples², tous trouvés dans des auteurs modernes. J'emprunte à son exposé le suivant: Eût-il pu se ménager une heure qu'il n'aurait pas osé courir rue du Colisée (H. LAVEDAN, *Le bon temps* p. 139). J'ajoute l'exemple que voici: Au reste, Ney eût-il voulu tenir sa promesse au roi de combattre Bonaparte qu'il eût été dans l'impossibilité matérielle de le faire (H. HOUSSAYE, *Le Maréchal Ney en 1815*).

7°. L'emploi d'une négation est parfois dû à une contamination. C'est ainsi qu'il faut expliquer le *ne* explétif employé après *empêcher* dans la phrase subordonnée. On dit régulièrement: *J'empêche qu'il ne vienne. Nous allons empêcher que cela ne se fasse. Il faut empêcher que le mal ne s'accomplisse*. Il y a évidemment ici confusion entre deux pensées: »Il faut empêcher le mal de s'accomplir« et »Il faut prendre soin que le mal ne s'accomplisse pas«. Le *ne* s'emploie dès le XVI^e siècle. Ex.: L'appetit enragé de mesdire qui incite ces vilains, les empesche qu'ils ne peuvent considerer ce que tout le monde voit. (CALVIN, *Institution*, p. 790).

¹ Comp. A. TOBLER, *Ungleiche Behandlung der Glieder dilemmatischer Fragen* (*Vermischte Beiträge* I, 24—27).

² *Bisætninger i moderne Fransk*. København 1909. P. 224—25.

Littre observe que dans les vers on peut omettre *ne*, et il en cite un exemple de *l'École des femmes* (IV, sc. 7); il ajoute que parfois on omet aussi *ne* en prose et fait entendre que, selon lui, la phrase suivante de Saint-Simon n'a rien de fautif: Vingt-cinq grenadiers posés à sa porte eurent ordre d'empêcher que personne pût lui parler.

L'emploi d'une négation explétive due à une contamination n'est pas rare dans le parler familier et vulgaire. Ex.: *Défense de ne pas fumer*¹.

8°. Les particules suivant un comparatif se confondaient parfois dans la vieille langue avec celles qui suivaient une comparaison d'égalité; il y avait ainsi confusion entre *Il est plus fort qu'un lion*, *Il est fort comme un lion* et *Il est aussi fort qu'un lion*. Voici quelques exemples présentant divers cas de contamination de constructions comparatives:

Car il n'est rien plus serf ne en plus grant servage comme jeune homme simple et debonnaire qui est en subjection et gouvernement de femme veufve (*Quinze joyes de mariage*, p. 190).

Nen est altre deus estre mei (*Livre des Psaumes*).

Qui ne desiroient riens el, Fors de trouver en camp mortel, I chevalier ou II ou trois (FROISSART, *Méliador* v. 19092—94). Ains si bele de li ne vi (*Cleomadès*, v. 7406). Or sai ge bien Qu'il n'a en cest mont terrien si leal compaignon de toi (*Claris*, v. 11123)². Cette confusion paraît disparue depuis longtemps de la langue littéraire, mais elle a persisté dans la langue parlée et familière. Dans le livre cité ci-dessus PAUL STAPFER a relevé dans la corres-

¹ KR. SANDFELD JENSEN, *Sprogvidenskaben*. København, 1913. P. 139.

² Comp. A. WALLENSKÖLD, La construction du complément des comparatifs et des expressions comparatives dans les langues romanes (*Mémoires de la société néo-philologique de Helsingfors*, V, 455—64). A. TOBLER, *Vermischte Beiträge*, V. 29.

pondance enfantine de Gustave Flaubert la phrase suivante : Rien n'est plus embêtant comme la campagne.

8. Néologismes.

Dans une étude précédente (n° 3) nous avons réuni un certain nombre de néologismes dus principalement à la guerre¹; dans une autre étude (n° 4) nous avons examiné quelques mots argotiques que la guerre a fait passer dans la langue littéraire. Cette nouvelle étude passera en revue un certain nombre d'autres néologismes et apportera quelques corrections aux mots cités et discutés dans ma première liste².

As s'est dit de tout soldat très brave et surtout d'un

¹ Je profite de l'occasion pour renvoyer le lecteur à quelques études très intéressantes, très originales et très impartiales de M. LEO SPITZER sur le rapport entre la guerre d'un côté et la langue et la nationalité de l'autre. En voici les titres: *Fremdwörterhass und Fremdvölkerhass* (Wien, 1918). *Anti-Chamberlain* (Leipzig 1918). *Sprache und Nationalität* (Internationale Rundschau, 1918, p. 634—40).

² Il est indubitable que la guerre mondiale a enrichi le vocabulaire français de plusieurs manières, et le même phénomène se constate pour plusieurs autres langues. Ceci donné on est surpris de voir que le »Spectator« anglais dans un article très intéressant (résumé par le »Journal des Débats«, fin Décembre, 1919) constate que l'Angleterre souffre d'une curieuse épidémie, la disette des mots. Le »Spectator« attribue cette pénurie étrange à deux causes principales, la guerre et le cinéma. Quant aux effets de la guerre, voici ce qu'en dit le journal anglais d'après le résumé français: »Les événements ont dépassé depuis longtemps nos facultés d'appréciation. Nous ne les suivons plus, même de nos réflexions. Les horreurs de la guerre et les joies de la paix ont été trop grandes pour les mots, même ceux de première qualité. Les combattants ne les aimaient pas, surtout les adjectifs. On les a tous usés pendant la guerre, les écrivains le savent bien, et même les ménagères qui, il y a quelques années, se faisaient éloquents sur la cherté des vivres, qui les touchait plus que la chute des empires, sont devenues fatalistes comme nous tous, et muettes«. Il ne faut donc pas s'y méprendre: on ne parle pas moins en Angleterre qu'autrefois, la disette verbale anglaise se réduit à ce que tout le monde dit les mêmes choses de la même manière.

aviateur excellent et heureux (pour les détails, voir G. Esnault, *Le poilu tel qu'il se parle*. Paris, 1919). Avant la guerre *as* s'employait surtout dans le langage des sports; la guerre lui a réservé un gros succès militaire, et ce succès a déterminé une extension encore plus grande du mot: il peut désigner maintenant quelqu'un de fort dans n'importe quelle partie, métier ou sujet (*un as en musique*). Puis, en argot, la nuance légère de »phénomène« s'y est peu à peu rattachée. Et aujourd'hui si l'on dit de quelqu'un: »C'est un as«, cela correspond à peu près à l'ancienne formule: *C'est un numéro*¹.

Avant-guerre. M. GUSTAVE COHEN, actuellement professeur à l'Université de Strasbourg, et M. GUSTAVE LANSON me font observer que l'origine de ce mot est certainement le titre d'un livre de Léon Daudet (paru en 1913) dont le réquisitoire s'est malheureusement trouvé exact de point en point.

Bolchevik. A côté des deux dérivés *bolcheviste* et *bolchevisme*, rappelés dans ma première étude, je citerai aussi le verbe *bolcheviser*. Ex.: Et ce n'est point le gouvernement d'Ebert qui, dans ce cas, s'opposera à leur effort, car, en bolchevisant la Pologne, c'est la cause allemande, c'est l'avenir allemand que défend Trotzky. (*L'Europe Nouvelle*, 2^e année, n^o 3, p. 99). Très employé est maintenant l'adjectif *bolchevique*.

Bourrer le crâne. Expression très vigoureuse et traduisant parfaitement l'état d'esprit qui l'a formée. Elle signifie: farcir l'esprit de raisons tendancieuses, pour dissimuler la vérité sous de belles apparences; — c'est donc

¹ Je tiens à remercier ici mon jeune ami français, le lieutenant MICHEL BRÉAL, petit-fils du regretté grand linguiste dont il porte le nom. Nous avons discuté ensemble plusieurs des néologismes cités, et il a mis à ma disposition des notes dans lesquelles il a résumé ses observations personnelles relatives aux répercussions de la guerre sur la langue française.

'tromper', mais tromper avec cette nuance spéciale d'en mettre en même temps »plein la vue«. Pendant la guerre, cette expression, d'un emploi très général aujourd'hui, a été principalement dirigée contre les hommes politiques, les littérateurs, les gens de presse, etc. qui par leurs beaux discours d'un patriotisme grandiloquent mais creux, ou à l'aide de nouvelles plus sensationnelles qu'exactes, ont trop souvent cherché à entretenir un état d'esprit factice, dont personne n'éprouvait le besoin pour se conduire convenablement. Combien de fois a-t-on vu, dans la tranchée, de braves poilus jeter les yeux sur un journal mais le déposer presque aussitôt en haussant les épaules pour déclarer: »Tout ça, c'est du *bourrage de crâne!*« ou, en parlant de tel ou tel: »*Celui-là, c'est un bourreur de crâne*«. — Comme toutes les expressions d'argot fréquemment employées, cette métaphore n'a pas tardé à donner naissance à des dérivés. C'est ainsi qu'on a bientôt entendu les synonymes suivants: »*bourrer la caisse*« et »*bourrer le mou*«.

Désannexion. Dans une étude précédente j'ai revendiqué ce mot comme une création de la guerre mondiale, et tous les philologues français, consultés par moi sur ce sujet sont du même avis. Dans un aimable compte-rendu de mes *Études*, madame TYJNI HAAPANEN-TALLGREN me fait observer que le verbe correspondant *désannexer* existait déjà avant la guerre et qu'il se trouve dans »l'éd. 17^{me} à 19^{me} de Sachs-Villatte éd. complète, et aussi dans la petite édition à l'usage des écoles (1911)«.

Gazer. Ce verbe qui signifie »fonctionner bien« a trouvé son origine dans les moteurs d'aviation. On disait d'un moteur qu'il »gazait« ou ne »gazait pas« suivant la régularité de ses explosions. — Aujourd'hui, vous rencontrez un

ami et vous lui demandez: »Ça gaze-t-il?« c'est comme si vous lui disiez: »Comment vous portez-vous?«¹

Indésirable. Ce mot est calqué sur l'anglais »undesirable«. Un »undesirable alien« est aux Etats-Unis et au Canada un étranger dont la présence n'est pas tolérée par la police. Le terme a été introduit en France peu d'années avant la guerre à la suite d'expulsions sensationnelles opérées par la police américaine, par exemple celle de Maxime Gorki. Le mot indésirable est ainsi primitivement une sorte d'euphémisme de politesse, une litote (comp. all. *nicht wünschenswert*)². Le domaine de son emploi s'est peu à peu élargi. Je lis dans un récent article du baron André de Maricourt: Le grand quartier venait de quitter Compiègne, l'indésirable Bertha manifestait ses sympathies pour Paris (*Nos Loisirs*, 1^{er} janvier 1920, p. 3).

Indésiré. Ce mot est probablement né pendant la guerre. Je n'en ai trouvé aucune trace avant 1914 et il se rapporte à un des innombrables effets néfastes de la guerre. Il s'emploie tout spécialement pour désigner des enfants de femmes belges ou françaises, dus à un viol commis par un soldat allemand. On a fondé en France des »nids« ou des asiles pour les enfants victimes de la guerre, et ces asiles étaient destinés à accueillir des orphelins et les indésirés.

Inépousée. Le nombre des femmes non mariées a sans doute progressé pendant la guerre dans les pays belligérants. Ce fait social dont on ne saurait méconnaître l'importance extraordinaire a provoqué la création du mot nouveau indiqué ci-dessus et qui sert de titre à un roman, récem-

¹ Le mot peut prendre d'autres sens: *Ça va gazer* peut vouloir dire: Mon chef va m'attraper. Qu'est ce que je vais prendre!

² *Grammaire historique*, IV, § 375.

ment publié, par Geneviève Duhamel: *Les inépousées* (Paris, 1919. Librairie Albin Michel).

Mettre. Ce verbe s'emploie dans le langage très familier, ou plutôt argotique, surtout dans les combinaisons *les mettre* et *en mettre*, dont le sens est assez différent. *Les mettre* signifie: partir, se sauver, se débiter. Ce n'est que l'abréviation d'une des expressions synonymes: *mettre les voiles*, ou *mettre les crayons*, ou *mettre les bouts de bois*, etc. Tandis qu'*en mettre* signifie: fournir un effort, dépenser de l'énergie, et est l'abréviation d'*en mettre un coup*. On pourrait donc dire, par exemple, devant un travail à faire: *Il s'agit d'en mettre pour pouvoir les mettre bientôt* Cf. l'exclamation qui sert à encourager un effort physique: *Mets-y-en!* Ce qui est synonyme de *hardi*, *pousse*, etc. Je relève expressément que les différentes acceptions du verbe *mettre* que je viens de signaler, existaient déjà avant la guerre: celle-ci n'a servi qu'à leur donner une plus grande extension.

Musicolâtre. Ce mot n'est enregistré dans aucun des dictionnaires modernes que j'ai pu consulter. Il se trouve dans un roman tout récent de Paul Reboux: Samedi prochain, on joue *Faust* ... C'est une œuvre estimée des connaisseurs ... J'en ai beaucoup entendu parler, cet après-midi, par mes amis *musicolâtres* (*Romulus Coucou, roman nègre*. Paris, 1920. P. 9). On avait jusqu'à présent *musicomane*. Le néologisme *musicolâtre* exprime la même idée poussée à un degré un peu plus haut; le mot contient le suffixe-*olâtre*, qui est de formation moderne et dont j'ai recueilli quelques exemples dans ma *Grammaire* (III, § 415).

Secouer. Ce verbe s'emploie au passif dans le langage très familier pour exprimer le fait d'être hors de son bon sens. L'origine s'en trouve dans les commotions cérébrales occasionnées par les éclatements d'obus. Aujourd'hui on

dira en plaisantant: *Tu n'es pas un peu secoué?* Comme on dirait: *N'es-tu pas fou?* Pareillement: *Ne l'écoute pas, il est à moitié secoué.*

9. Monter le coup.

L'homonymie des mots et des terminaisons amène facilement une confusion orthographique, souvent accompagnée d'une confusion sémantique. On écrit par ex. *entrechat, entre-temps, rancœur, rempart* pour *entrechas, entre-tant, ranqueur, rempar*, et *poser une planche de champ, couper court à, mettre au plein* pour *poser une planche de chant, couper cours à, mettre au plain*. Dans ces cas et dans bien d'autres la grammaire officielle a sanctionné une orthographe fautive due en partie à une sorte d'étymologie populaire. L'homonymie fait parfois hésiter les meilleurs auteurs et les meilleurs protes sur l'orthographe à adopter. Nous en citerons ici un exemple curieux.

On connaît les locutions populaires *monter le coup* (en imposer, conter un mensonge), *se monter le coup* (s'illusionner), *se laisser monter le coup* (se laisser mystifier)¹. Dans ces locutions il s'agit sans aucun doute du mot *coup* (pris au sens de »tour« ou »niche«). En voici deux exemples récents:

— Mais ajoute-t-il c'est surtout après l'officier boche que j'en ai. — Ah! les vaches! Ils ont crié cela plusieurs à la fois, du fond d'eux-mêmes. — Ah! mon vieux, dit Tirloir, on parle de la sale race boche. Les hommes de troupe, j'sais pas si c'est vrai ou si on nous monte le coup là-dessus aussi, et si, au fond, ce ne sont pas des hommes à peu près comme nous. (H. BARBUSSE, *Le feu*, p. 32).

Dans l'interrogatoire qu'on a fait subir au jeune homme

¹ L. RIGAUD, *Dictionnaire d'Argot Moderne*, Nouvelle Édition. Paris, 1888.

qui avait tiré sur Clémenceau, la mère de l'accusé dit: C'est alors qu'il est allé à Lyon, et le père reprend: C'est là qu'il s'est laissé monter le coup. A Paris il a continué à fréquenter les milieux anarchistes. (*Écho de Paris*, 21 févr. 1919, p. 1, col. 1).

Il semble cependant que l'homonymie de *coup* avec *cou* ait amené une certaine incertitude, et le journal parisien que nous venons de citer donne, dans une autre occasion, à notre locution la forme orthographique: *monter le cou*:

M. Jean Michel: »... Je me nomme Jean; poilu de la Grande Guerre, je fis comme tous les Français valides, simplement mon devoir en combattant pour mon pays, et, sur ce point, je ne me monte pas le cou. Je me contente de remercier Dieu, *in petto*, et en chantant le *Te Deum*, à l'occasion, d'en être revenu, ce qui est bien miracle ...» (*Écho de Paris* 21 juillet 1919, p. 1, col. 5).

L'homonymie de *coup* et *cou* a parfois donné lieu à des jeux de mots. J'en citerai un exemple pris dans un roman de Paul Bourget. C'est l'ouvrière Marianne qui parle: C'est quelque femme mariée qui t'a monté le coup ... Il est assez long, ton cou, tu n'as pas besoin qu'on te le hausse (*Le disciple*. Paris, 1889. P. 261). Probablement le jeu de mots existe ici exclusivement pour Paul Bourget, qui sait l'orthographe; c'est lui qui doit l'avoir inventé, et non pas Marianne, qui certes a dû substituer *le cou* à *le coup* dans la dite locution. Il est vrai que le texte continue par ces mots: »Elle m'avait, en commentaire de son mauvais jeu de mots, mis ses deux mains autour du cou«. Mais je suis enclin à croire que le mauvais jeu de mots est à mettre sur le compte de Bourget.

Rien de plus ordinaire que la confusion des homonymes dans le langage écrit. Grammaticus, dont nous avons cité

plus haut les intéressants articles, a trouvé dans deux journaux parisiens les passages suivants qui donnent des preuves savoureuses de l'incertitude orthographique générale¹:

Des créatures . . . décrètent que la haine n'est pas encore rassasiée, que la guerre n'a pas encore mangé à sa fin (*Journal du peuple* 8 oct. 1918).

Les maîtres de *balais* russes ont fait comprendre l'harmonie secrète qui doit exister entre la musique et la danse (*Vie féminine* 1^{er} août 1919).

Ceux qui savent l'orthographe c. à d. ceux qui ont appris et retenu toutes les chinoiseries arbitraires et fortuites de la langue littéraire écrite, se formaliseront toujours des fautes signalées. Selon mon humble avis, ils ont tort de le faire²; mais c'est là une question très compliquée et qu'il serait hors de propos de discuter ici. Pour beaucoup de raisons importantes une réforme rationnelle de l'orthographe française serait désirable, et je l'appelle de tous mes vœux.

10. Une question d'accord.

Quand deux sujets (dont le premier au singulier) sont réunis par *avec*, le verbe peut être mis au pluriel. Cet usage qui existait déjà en latin (Ex.: *Ipse dux cum aliquot principibus capiuntur*), se retrouve dans la plupart des langues romanes³ et dans plusieurs autres langues. J'ajoute ici que le verbe peut également se mettre au pluriel si le copulatif est *joint à*, *allié à*, *accompagné de*. En voici quelques ex-

¹ *L'école et la vie*, 1919, 27 sept., p. 16.

² Je renvoie à l'excellente étude de M. JESPERSEN, *Retskrivning og Dannelse* (Tilskueren 1920, Marts), dont je partage absolument les points de vue et les conclusions.

³ A. TOBLER, *Vermischte Beiträge*, III, 19. MEYER-LÜBKE, *Grammaire des langues romanes* III, § 347. MEYER-LÜBKE, *Einführung*. J. RONJAT, *Essai de syntaxe des parlers provençaux modernes*, Mâcon 1913. P. 60, § 37.

emples: Et je voy ores que vostre dueil allié au mien ont tant assailli et combatu mon cueur qu'ilz l'ont vaincu (*Petit Jehan de Saintré*, p. 91). La contrainte de la poésie, jointe à la sévérité de notre langue, m'embarrasseroient en beaucoup d'endroits (La Fontaine, *Préface*). L'habitude de se laisser voler par ses domestiques, jointe à la vigilance du coupable . . . le portèrent à la clémence (HAMILTON, *Mémoires de Grammont*). Dix minutes après, une femme toute habillée de rose, un bouquet de fleurs à la main, selon l'usage, accompagnée d'un cavalier en tricorne, habit rouge, veste et culotte rayées, se glissèrent dans la chaudière (A. FRANCE, *Les dieux ont soif*, p. 52).

L'emploi du pluriel dans le verbe a été blâmé par les grammairiens; il est pourtant très naturel, très facile à comprendre, très logique même, et les grammairiens pourraient mieux employer leur temps. Quand un grand styliste comme Anatole France, dans la phrase citée, n'hésite pas à écrire *se glissèrent* et non pas *se glissa*, il ne faut pas s'en formaliser; tout bon grammairien n'a qu'à s'incliner devant le fait observé, et il doit sans hésitation et sans critique méticuleuse constater non seulement que tel est l'usage mais aussi que tel est le bon usage puisqu'il s'agit d'un des maîtres incontestables de la prose française actuelle. Il ne faut pas demander qu'un grand auteur, maître souverain du langage et interprète inconscient du sens et des tendances linguistiques de son temps, écrive selon les règles souvent pédantesques, étroites et surannées des grammairiens; il est sa propre norme, sa propre règle. Les grammairiens dignes de ce nom et qui savent qu'une langue ne se fixe jamais, doivent s'empressez d'enregistrer un usage qui se présente sous les auspices et la garantie d'un Anatole France.

Grammaticus, dont nous avons cité plus haut les articles, a tort de blâmer comme une incorrection l'emploi du pluriel dans les deux phrases suivantes :

L'attaché militaire d'Allemagne accompagné du consul d'Allemagne se sont rendus à Berméo pour remettre une somme de mille pesetas (*Le Temps* 12 août 1917). Un général français accompagné de plusieurs autres officiers supérieurs se trouvaient sur les lieux pour les recevoir (*L'Intransigeant*, 10 novembre 1918).

Additions et corrections.

P. 3. Mon savant ami M. Emanuel Philipot, qui a bien voulu corriger les épreuves de ces études, observe : »Peu d'années avant la guerre (je ne me rappelle malheureusement plus la date exacte) un décret-circulaire du ministère des P T T a formellement interdit aux demoiselles des téléphones de répondre, en donnant la communication, par la formule jusque-là traditionnelle : *On vous cause*. — J'ignore si cette circulaire a produit l'effet voulu (j'en doute), et si ces demoiselles se sont résignées à employer la nouvelle formule : *On vous parle*«.

P. 5. Aux exemples cités j'ajoute une phrase qui se trouve dans une lettre que vient de m'écrire une dame française très cultivée. La lettre commence ainsi : Peut-être vous rappelez-vous de M^{me} C. et de moi. L'auteur de la lettre est professeur de français, et elle a passé tous ses examens ; il faut donc reconnaître que *se rappeler de* appartient maintenant au bon usage.

P. 6. A propos du verbe *haïr*, M. Philipot remarque :

«On ne dit guère *haïr faire telle chose*, pour la bonne raison que le verbe *haïr* est en décadence complète. On dit: *il déteste faire quelque chose*».

P. 7. M. Philipot est très sceptique à l'égard de la théorie de M. Kjellman. Il écrit: «Je n'ai pas eu connaissance de la dissertation de M. Kjellman, dont vous adoptez les conclusions. Mais, à priori, je me méfie un peu de sa théorie. Je ne vois pas très bien cette influence d'un terme synthétique sur une expression analytique, de *il plaît au roi* sur *l'envie prend au roi*. Cela me paraît bien éloigné, et il me semble que l'analogie ne fait guère de tels bonds. En revanche *le sommeil lui vient* (ou *survient*) me paraît bien superposable à *le sommeil lui prend*. Bref, à première vue le verbe doit avoir joué un rôle bien plus important que la notion affective contenue dans le substantif».

P. 9. A mes observations sur la combinaison *de quoi* M. Philipot ajoute quelques remarques fort intéressantes et fort judicieuses, que le lecteur me saura gré de reproduire ici: «Ce que vous dites sur *de quoi* me paraît très juste. Il est très bon que des étrangers fassent observer des choses de ce genre à des Français. Mais ceux-ci sont habitués depuis longtemps déjà à considérer *de quoi* comme formant un tout, ou plus exactement un composé où l'élément *de* a perdu sa valeur primitive de particule marquant origine, extraction, pour devenir quelque chose d'analogue au *de* partitif. Je pourrais vous citer des exemples de *de quoy* substantivé:

«Les Muses Gaillardes» (1609), réimpr. Gay, p. 106:

Enfin il sera dit de moy
 Qu'aimant mieux mourir que descendre,
 Plutost a manqué le de quoy (= les moyens)
 Que le cœur d'oser entreprendre.

»Moralité de la Prise de Calais« (Le Roux de Lincy — Francisque Michel t. I, n° 6, p. 4):

Sy je soupire quant à moy,
Compaignon, j'en ay le de quoy (= j'ai mes raisons pour cela).

»La Muse Normande« (XVII^e siècle): 3 ex. dans l'éd. Héron: »qui ont le dequoy« = qui ont le moyen de . . .

»Le Caquet des bonnes Chambrieres« (Montaignon V, p. 73):

De quoy (= l'argent) nourrist les macquerelles,
De quoy nourrist les macquereaux,
De quoy faict vendre les pucelles,
De quoy . . . etc. etc. . . .

De quoy signifiait donc: motifs, moyens, et surtout moyens pécuniaires, argent, — ce qui était aussi le sens de la forme latine *de quibus*, abrégée aujourd'hui en *quibus* (*du quibus* = de l'argent, dans la langue familière). Il me semble que ces emplois de *de quoy* aident à comprendre le phénomène que vous avez noté. *De quoi* en étant venu à signifier »quelque chose« (et non: »avec quoi«, »au moyen de quoi«) s'est modelé sur »avoir de quoy vivre«. Il était, à peu près, synonyme de *quoy*, autrement dit: *avoir de quoi lire* était au fond analogue à la locution espagnole que vous citez: *tengo que leer*.

P. 10. Je suis en état d'ajouter un très curieux exemple d'une phrase contaminée. Il se trouve dans une lettre que m'écrit un bon »marsouin« français, affecté au service de la Marseillaise. Voici comment il finit sa lettre: Ne voyant plus rien à vous dire pour aujourd'hui, je termine ma petite lettre en vous serrant une cordiale poignée de main à tous.

P. 21. *Gazer*. M. E. Philipot me fait observer que j'ai passé sous silence un sens très employé de *gazé*: qui a été atteint et endommagé par les gaz asphyxiants ou toxiques.

Ex.: *Depuis la guerre le pauvre garçon a la poitrine faible; ce n'est pas étonnant, il a été gazé.*

P. 23. *Mettre.* J'ai expliqué *en mettre* comme une abréviation *d'en mettre un coup*. M. Philipot cherche l'origine de la locution dans l'automobilisme; selon lui, *en mettre* veut dire *mettre de l'essence*.

P. 24. »A ces confusions, ajouter le commandement militaire: *Autant!* (pour faire recommencer un exercice mal fait); 99 fois sur 100, j'ai vu ce commandement transcrit par *au temps!* ce qui est absurde, car il n'est pas question ici de rythme, de tempo, et *autant* signifie: »la même chose, une seconde fois« (E. Philipot).

P. 24. *Monter le coup.* »J'ai entendu dire d'un individu qui s'en faisait accroire à lui-même, bêtement prétentieux: »il se monte le cou(p) [à lui-même]; or cette locution est extrêmement voisine comme sens de la locution *se pousser du col, hausser le cou comme un dindon*. Et il est possible que nous ayons là un point de coïncidence psychologique entre *coup* et *cou*« (E. Philipot).

DET KGL. DANSKE
VIDENSKABERNES SELSKABS SKRIFTER

7^{DE} RÆKKE

HISTORISK OG FILOSOFISK AFDELING

Kr. Ø.

I., 1907—1909.....	9.35
1. CHRISTENSEN, ARTHUR: L'empire des Sassanides. Le peuple, l'état, la cour. 1907	3.75
2. JØRGENSEN, ELLEN: Fremmed Indflydelse under den danske Kirkes tidligste Udvikling. Résumé en français. 1908	3.90
3. STEENSTRUP, JOHANNES: Indledende Studier over de ældste danske Stednavnes Bygning. Résumé en français. 1909.....	4.00
II., 1911—1916 (med 4 Tavler)	11.35
1. ÓLSON, BJØRN MAGNÚSSON: Om Gunnlaugs saga Ormstungu. En kritisk Undersøgelse. 1911	1.70
2. NIELSEN, AXEL: Den tyske Kameralvidenskabs Opstaaen i det 17. Aarhundrede. Résumé en français. 1911.....	3.35
3. TUXEN, POUL: An Indian primer of philosophy or the Tarkabhāṣā of Keçavamīçra. Translated from the original Sanscrit with an introduction and notes. 1914.....	2.00
4. CHRISTENSEN, ARTHUR: Le dialecte de Sämnnän. Essai d'une grammaire Sämnnänie avec un vocabulaire et quelques textes suivie d'une notice sur les patois de Sängsar et de Läs-gird. 1915.....	2.40
5. ADLER, ADA: Catalogue supplémentaire des Manuscrits Grecs de la Bibliothèque Royale de Copenhague. Avec 4 planches. Avec un extrait du Catalogue des Manuscrits Grecs de l'Escorial redigé par D. G. MOLDENHAWER. 1916.....	4.40
III., 1914—1918.....	13.65
1. AL-KHWĀRIZMĪ, MUHAMMED IBN MŪSĀ: Astronomische Tafeln in der Bearbeitung des MASLAMA IBN AHMED AL-MADJRITĪ und der latein. Uebersetzung des ATHELHARD VON BATH auf Grund der Vorarbeiten von A. BJØRNBO † und R. BESTHORN herausgegeben und kommentirt von H. SUTER. 1914.....	8.90
2. HØFFDING, HARALD: Totalitet som Kategori. En erkendelsesteoretisk Undersøgelse. 1917	3.50
3. HØFFDING, HARALD: Spinoza's Ethica: Analyse og Karakteristik. 1918.	4.35
IV., (under Pressen).	
1. MØLLER, HERM.: Die semitisch-vorindogermanischen laryngalen Konsonanten. Résumé en français. 1917.....	4.00

HISTORISK-FILOLOGISKE MEDDELELSER

UDGIVNE AF

DET KGL. DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB

1. BIND (Kr. 8.50):

1. THOMSEN, VILHELM: Une inscription de la trouvaille d'or de Nagy-Szent-Miklós (Hongrie). 1917. 0.65
2. BLINKENBERG, CHR.: L'image d'Athana Lindia. 1917 1.35
3. CHRISTENSEN, ARTHUR: Contes Persans en langue populaire, publiés avec une traduction et des notes. 1918 2.90
4. HUDE, KARL: Les oraisons funèbres de Lysias et de Platon. 1917. 0.35
5. JESPERSEN, OTTO: Negation in English and other languages. 1917. 3.35
6. NILSSON, MARTIN P.: Die Übernahme und Entwicklung des Alphabets durch die Griechen. 1917 0.70
7. SARAUW, CHR.: Die Entstehungsgeschichte des Goethischen Faust. 1918 2.35

2. BIND (Kr. 9.35):

1. NYROP, KR.: Histoire étymologique de deux mots français (*Haricot, Parvis*). 1918..... 0.60
2. Jón Arasons religiöse digte udgivne af FINNUR JÓNSSON. 1918.. 1.75
3. SARAUW, CHR.: Goethes Augen. 1919..... 4.50
4. TUXEN, POUL: Forestillingen om Sjælen i Rigveda. Med nogle Bemærkninger om Sjæleforestillingens Udformning i de ældste Upanisader. 1919..... 0.65
5. BLINKENBERG, CHR.: Hades's Munding. 1919 0.65
6. NYROP, KR.: Études de grammaire française (1. Onomatopées. 2. Mots abrégés. 3. Néologismes. 4. Mots d'emprunt nouveaux. 5. *Haricot et Parvis*). 1919 1.75
7. CHRISTENSEN, ARTHUR: Smeden Kāvāh og det gamle persiske Rigsbanner. 1919..... 0.85
8. SARAUW, CHR.: Goethes Faust i Aarene 1788—89. 1919..... 1.75

FILOSOFISKE MEDDELELSER

1. BIND (under Pressen):

1. KROMAN, K.: Mathematics and the Theory of Science. 1920 .. 1.90
 2. HØFFDING, HARALD: Bemærkninger om den platoniske Dialog Parmenides. 1920..... 2.10
-